

CHARRON, Claude G., *La partition du Québec : de Lord Durham à Stéphane Dion* (Montréal, VLB éditeur, coll. « Parti pris actuel », 1996), 204 p.

René Castonguay

Volume 50, numéro 3, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305576ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305576ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, R. (1997). Compte rendu de [CHARRON, Claude G., *La partition du Québec : de Lord Durham à Stéphane Dion* (Montréal, VLB éditeur, coll. « Parti pris actuel », 1996), 204 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50 (3), 443-445.
<https://doi.org/10.7202/305576ar>

CHARRON, Claude G., *La partition du Québec: de Lord Durham à Stéphane Dion* (Montréal, VLB éditeur, coll. «Parti pris actuel», 1996), 204 p.

Voilà un ouvrage sur un sujet brûlant d'actualité. L'auteur veut nous y présenter, «avec lucidité» affirme-t-on, l'historique de l'idée partitionniste et la théorie derrière le concept. Vous aurez tôt fait de comprendre que cet ouvrage, publié dans une collection qui a fait sa marque, a un «parti pris» sur la question. Souverainiste convaincu, Claude G. Charron veut combattre la théorie du partitionnisme par son ouvrage. Mais son parti pris devient rapidement chez lui de l'aveuglement, ce qui entache considérablement son argumentation. Voyons les principaux points faibles.

D'abord, il y a les bases historiques sur lesquelles l'auteur s'appuie pour repousser les arguments des partitionnistes. Principalement, Charron utilise des ouvrages de Frégault, Groulx, mais tout particulièrement les brochures de vulgarisation *Nos racines*. Loin de moi l'idée de dénigrer ces excellentes brochures, mais je suis convaincu que Jacques Lacourcière serait le premier à prétendre que de fonder une argumentation politique en prenant appui sur elles dénote un manque flagrant de culture historique et une tendance à l'interprétation simplifiée. Il y a des ouvrages plus pertinents, plus poussés, qu'on ne saurait oublier pour comprendre un tel dossier. Quant à l'emploi de Frégault et de Groulx, on devrait peut-être dire à l'auteur que l'historiographie québécoise a fait beaucoup de chemin depuis. Peut-être que la consultation d'ouvrages plus récents lui aurait fourni une argumentation plus solide que le simple syndrome du «Ah! les maudits Anglais».

Un autre cas de mauvaise utilisation de l'historiographie se trouve dans le fait que Charron soit obnubilé par Donald Creighton, qu'il présente tout au long du livre comme un des piliers de la pensée partitionniste en raison de son «rôle» d'historien officiel de l'unité nationale. En effet, Charron prétend que Creighton a construit sa carrière en tentant de prouver la thèse de l'existence de la nation canadienne, et que son enseignement a forgé l'opinion de la génération suivante, ce qui serait à l'origine de la non-reconnaissance du peuple québécois et de la négation de son droit à l'autodétermination. À cela je pose certaines objections: 1 - je ne crois pas que le Canada anglais en entier ait lu Creighton; 2 - je suis encore moins certain que d'illustres défenseurs de l'unité nationale canadienne, comme Macdonald, Cartier, Laurier, Bourassa ou autres, aient lu Creighton et qu'ils s'en soient inspirés pour élaborer leur pensée politique; 3 - je suis bien d'accord que l'on utilise Machiavel pour disséquer P. E. Trudeau, mais il ne faudrait quand même pas en

abuser. Donald Creighton n'a rien inventé en faisant transpirer dans ses écrits une vision d'unité nationale. Il n'a pas été le premier et n'a pas été le dernier historien ou intellectuel à adhérer à cette vision unitaire du Canada. Alors pourquoi en faire un bouc émissaire? Doit-il vraiment y avoir un coupable? Il aurait été plus louable de la part de l'auteur d'analyser l'ensemble de l'historiographie, ou même de la production littéraire canadienne, mais cela aurait sans doute pris beaucoup plus de temps.

Ensuite, il existe une certaine confusion, tout au long de son ouvrage, entre les différents concepts, comme «fédéralistes», «francophobes» et «partitionnistes». En effet, l'auteur nous donne l'impression que ces trois concepts, absolument différents, sont en fait semblables. Il ne parle pas non plus des opportunistes, catégorie dont fait évidemment partie Stéphane Dion et les libéraux fédéraux en général, car ces derniers ne présentent le partitionnisme qu'en autant que cela leur rapporte des points supplémentaires dans les intentions de vote des Canadiens anglais, sur lesquels ils devront compter pour rester au pouvoir. Cette confusion non éclaircie par l'auteur peut facilement perdre un lecteur qui serait peu familier avec les concepts.

Autre cas de confusion: le traitement que Charron fait des discussions sur le droit des peuples autochtones à l'autodétermination. Il s'agit là d'une question totalement différente de la question de la partition, telle que proposée par le Canada anglais. Les autochtones cherchent à utiliser les pratiques générales du droit international pour se faire reconnaître le droit à l'autodétermination, de la même façon que le Québec tente de le faire. Si, advenant leur réussite, ils créent des trous de gryère dans le territoire du Québec, ce ne sera que la conséquence de l'utilisation de ce droit. Quant aux Canadiens anglais, la partition du Québec n'est rien de moins qu'une vengeance, qu'une démonstration de force contre la province ennemie qui cherche à détruire leur pays. Le résultat semble le même, mais les fondements sont autres.

Finalement, en ce qui concerne l'organisation générale de l'ouvrage, il y a encore beaucoup à redire. Il faut en effet attendre le chapitre 4 (à la moitié du livre) pour que l'auteur traite de la véritable question: celle des propositions actuelles sur la partition du Québec. Car c'est là la seule question qui compte vraiment. La première moitié se veut une mise en contexte historique et théorique sur le partitionnisme, mais avec les problèmes de sources indiqués plus haut, c'est une partie sans grande importance. Non seulement cette mise en contexte ne nous fait pas faire le cheminement historique de la partition du Québec à travers les siècles, mais elle ne nous convainc même pas de la présence d'une pensée partitionniste dans l'histoire québécoise. De plus, une introduction du genre ne devrait jamais prendre la moitié du livre. Nous devons donc nous rabattre sur le partitionnisme actuel. Mais encore là, on ne nous décrit pas les différentes propositions; elles sont pourtant très nombreuses et très développées. Tout au plus en présente-t-on quelques-unes sommairement, principalement en ce qui touche Montréal, pour rapidement bifurquer sur la question des autochtones et du Nord québécois. Sur la question des différentes hypothèses partitionnistes, il vaut mieux consulter un certain numéro de *L'Actualité* (15 mai 1996) qui propose un bon dossier sur

la question en analysant les différentes propositions de partition, de même que leurs principaux diffuseurs.

En somme, c'est un ouvrage très décevant que nous présente Charron, teinté d'une partisanerie qui aveugle l'auteur, qui l'empêche de voir la forêt parce qu'il se tient trop près d'un seul arbre. Il tient beaucoup plus du pamphlet que de l'analyse. Sur la couverture arrière, le livre est recommandé à tous les souverainistes; je n'en dirais pas autant. Le manque de profondeur de l'ouvrage ne peut lui permettre d'être une référence en la matière.

RENÉ CASTONGUAY